



Impérial Les artistes antiques fixent pour des siècles la majesté du souverain équestre, exaltant puissance et tempérance, comme la sculpture de Marc Aurèle, qui trônait sur la place du Capitole, à Rome. L'original du II^e s. y est aujourd'hui remplacé par une copie.

Le cheval et le pouvoir: l'Histoire à bride abattue

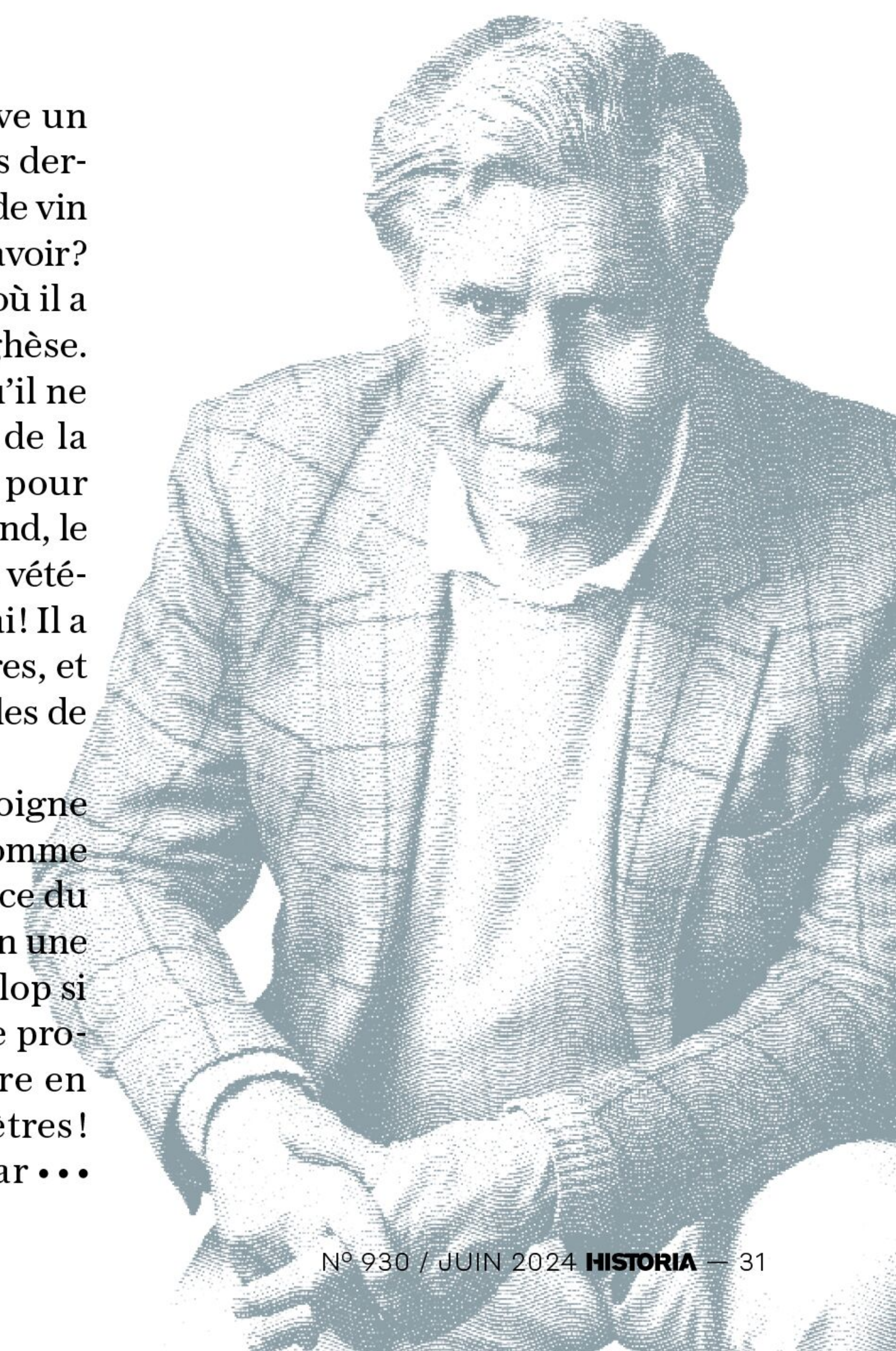
Du combattant médiéval sur son destrier au maître d'équitation du Grand Siècle dans son manège, ce n'est pas seulement l'art de dresser les montures mais celui de gouverner les hommes qui se révèle et se perfectionne. Car c'est en selle que s'apprend le métier de roi... PAR NICOLAS CHAUDUN

U

n matin de l'automne 1814 enveloppe Versailles d'une ouate pailletée d'or. Voilà six mois que les Bourbons sont de retour et, avec eux, les usages et les offices d'un autre âge. Aux grilles de la Grande Écurie, on peut les voir, ces revenants, les pages, les cavalcadours et, très au-dessus d'eux, le Grand Écuyer de France, que le roi lui-même ne nomme autrement que «Monsieur

le Grand». Et c'est lui qu'observe un jeune homme qu'on a peu vu ces derniers temps, un fils de marchand de vin de la ville, dit-on. Quel âge peut-il avoir? 17, 18 ans? Lui revient de Milan, où il a pansé les étalons du prince Borghèse. On n'en saura pas plus, sinon qu'il ne lâche qu'à regret les barreaux de la grande grille: il n'a d'yeux que pour les évolutions de Monsieur le Grand, le vicomte d'Abzac pour l'heure. Un vétérinaire, celui-là, un revenant, un vrai! Il a mis en selle Louis XVI et ses frères, et le voilà aujourd'hui dans les malles de Louis XVIII.

À elle seule, sa présence témoigne du temps révolu des vains défis, comme celui de traverser à cheval la place du château en une heure. Et alors? En une heure, oui, mais au galop! Un galop si rassemblé que chaque foulée ne propulsait le cavalier et sa monture en avant que de quelques centimètres! Cet exploit, La Bigne, piqué par...





Impulsion Le peintre Titien fixe ici l'image d'un roi de fer, solitaire et héroïque, capable de maîtriser les écarts de son destrier... et de son peuple. *Portrait de Charles Quint à la bataille de Mühlberg* (v. 1547).

adverses par la puissance du choc. Ces cavaliers lourds, les cataphractaires, le général romain Ammien Marcellin en a laissé une vision de cauchemar: «De la tête aux pieds, chaque soldat était couvert d'épaisses plaques de métal, assez artistement ajustées, pour laisser toute liberté aux mouvements des membres et des articulations. Ajoutez à cette armure des casques figurant par le devant des faces humaines, et qui ne laissaient de jour que pour voir et respirer, seuls points par lesquels ces corps complètement cuirassés fussent accessibles aux blessures.»

Le cheval, un ascenseur social

Entraîner un cheval de combat et l'équiper en conséquence ne pouvaient incomber qu'à des dignitaires fortunés; qu'à de grands propriétaires fonciers, ce qu'étaient déjà les «compagnons», c'est-à-dire les cavaliers jurés, d'Alexandre. Et, avant eux, au VI^e siècle av. J.-C., quand la Rome des Tarquins institua un ordre équestre, elle le réserva aux citoyens pouvant justifier d'une fortune de 400 000 sesterces. Naturellement, le commandement militaire était confié à ces «cavaliers» dorés sur tranche. Les grands ordres équestres à venir ne se départiraient jamais de ce fondement patrimonial. Et la chevalerie moins que toute autre, puisque son aptitude au combat à cheval détermina d'emblée sa position dans la trilogie qui fonde la féodalité: ceux qui prient, puis ceux qui combattent – la noblesse donc –, enfin ceux qui travaillent. La seule détention d'un cheval de combat pouvait suffire à promouvoir son propriétaire: pour délivrer son royaume de la menace mongole, un roi Piast de Pologne promit d'anoblir quiconque se présenterait à lui avec son cheval sellé et bridé.

Dans la chrétienté féodale, il n'est de combat qui vaille qu'à cheval. Le soldat du Christ, le *miles Christi*, va à cheval. Aussi, l'Europe du haut Moyen Âge, tout en clair-obscur, vénère-t-elle

... d'Abzac, l'avait accompli en 1774. Le renom de l'école de Versailles s'en était trouvé grandi. C'était ainsi qu'un écuyer français démontrait sa supériorité, dans cette espèce de verticalité tout en légèreté, dans ce rebond permanent, aux ressorts parfaitement escamotés... Voilà bien ce que quémande notre jeune curieux ce matin-là: une leçon de tact et d'équilibre. Car, pour le reste, un fils de rien, ou presque, n'a rien à espérer de l'hôte du manège royal.

D'aussi loin qu'on s'en souviennne, le cheval et l'équitation sont associés aux élites. Et il semble que l'épopée napoléonienne qui s'achève n'y a rien changé; que de ce point de vue là, ses hordes de centaures poussés de nulle part se sont sacrifiées en vain; que leur galop plébéen, les pieds calés dans les

étriers, s'est fracassé contre cette réalité millénaire: combattre à cheval coûte cher. L'Antiquité ne prisait guère cette arme. Elle lui préférait la phalange et ses manœuvres serrées préluant au noble corps-à-corps. Hérodote raconte même le mépris dont ses contemporains accablaient les cavaliers barbares et leur tactique de harcèlement, consistant à s'approcher en ordre dispersé, à décocher quelques flèches pour tourner bride aussitôt. Des manières de lâches. Si l'on excepte les campagnes d'Alexandre le Grand, les Anciens ne brillaient guère par la qualité de leur cavalerie. En revanche, ce fut bien pour briser leurs fameuses phalanges que les Achéménides, puis les Sassanides, se dotèrent d'une cavalerie cuirassée, privilégiant la rupture des lignes

PHOTO: JOSSE/LA COLLECTION

la figure mythique du «cavalier victorieux». Cette icône puise ses conventions à une réalité tactique, à un sentiment religieux, comme à l'antique. La fulgurante épopée d'Alexandre juché sur Bucéphale grésille dans les mémoires. On en connaît peu sur ce sujet autour de l'an mille. Et encore moins de ses représentations iconographiques: la mosaïque de la bataille d'Issos, reproduisant une peinture perdue du peintre Philoxène, ne sera découverte à Pompéi qu'à l'époque romantique. L'ignorance laisse le champ libre à toutes les figures de style. Sans doute les statuette de Charlemagne en selle s'inspirent-elles d'Alexandre. À moins que ce ne soit de l'effigie équestre du Capitole de Rome, toute parée d'or fin. La représentation triomphale d'un empereur, d'un mortel, n'a été épargnée par l'Église que parce que l'on y reconnaît alors le pieux Constantin. Que l'on découvre plus tard qu'il s'agit en fait de Marc Aurèle

“L'Europe du haut Moyen Âge valorise le cavalier, à la fois guerrier redoutable et symbole religieux”

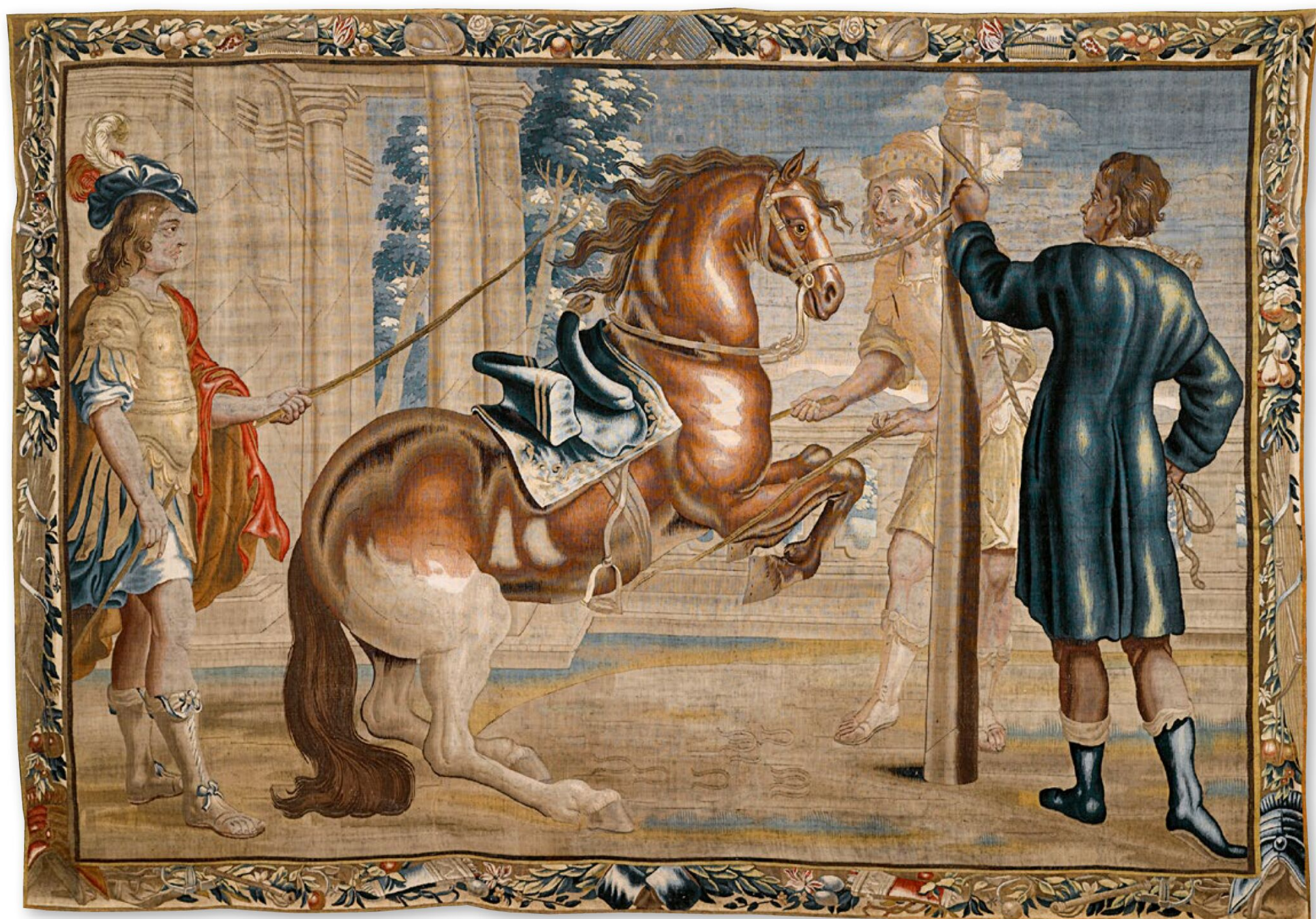
n'y change rien. L'allure du cheval, un trot de parade, le «passage», ainsi que l'attitude du cavalier, bras à demi tendu, main ouverte en signe de clémence ou index pointé comme pour subjuguier, fixent pour l'éternité l'image du vainqueur, ou plus exactement du guide victorieux. Il ne se trouvera pas un potentat caressé par la fortune des armes qui ne singera cette prestance. Car combattre à cheval, c'est conduire, et combattre bien, c'est régner.

Le surnaturel imprègne alors toute espèce de pouvoir. Le prince ne peut se complaire dans la défroque d'un pri-

mus inter pares. Il lui faut l'onction de l'au-delà. Et que ses vertus lui soient déléguées par Dieu, c'est encore invoquer les forces immanentes. Pour personifier à ce point l'empire exercé par un seul sur tant d'autres, le «cavalier victorieux» se doit d'y recourir. Et c'est précisément ce qu'il fait... Paradoxalement, c'est à un monstre que renvoie le couple homme-cheval, un monstre hybride, bien entendu, le centaure. Les anciens Grecs en ont forgé le mythe, parce qu'ils ont été confrontés à des peuples cavaliers, les Scythes notamment, nomades du «corridor des steppes» filant au-delà de la mer Noire. Aussi, les centaures cristallisent-ils à la fois les craintes et les aspirations des peuples sédentaires, dont les •••

Écoles Au XVII^e s., les pratiques équestres s'éloignent des nécessités du combat, se pacifient et se codifient.

William Cavendish avec un cheval (v. 1660).



BRIDGEMAN IMAGES

... nomades menacent par leur mouvement perpétuel les réserves accumulées à la ferme ou dans les villes.

On reste tout d'abord consterné par l'intempérance et la brutalité de ces créatures. Qu'ils se laissent aller à leur inclination pour le vin, et la seule vue d'une femme déchaîne le carnage. L'un d'eux passe à la postérité pour avoir enlevé, en croupe, l'épouse d'Hercule, Déjanire. Ce fat nommé Nessos paiera le rapt de sa vie non sans avoir compromis celle du héros: mourant, il confiera à la belle sa tunique surnoisement maculée d'un philtre mêlant son propre sperme à son sang, qui consumera Hercule lorsque celui-ci l'endossera... Des détraqués, des brutes avinées, ces bâtards crépusculaires ne sont rien d'autre. En dépit de sa crétinerie congénitale, à laquelle seul échappe Chiron, précepteur avisé du jeune Achille, le centaure réalise pourtant une fusion idéale, fantasmée par les roitelets emmurés dans leurs fiefs. L'hybride, en effet, combine le meilleur des deux créatures dont il est la somme: l'appareil propulsif du cheval, gage de puissance et de vélocité, avec le cerveau et les mains de l'homme, c'est-à-

Rênes Gouverner, c'est aussi montrer son pouvoir lors de grands spectacles équestres. *Pompeux Carrousel des Galantes Amazones, donné par le Grand Dauphin en 1686.*

“Le cavalier ne fait qu'un avec l'animal, comme le prince ne fait qu'un avec son peuple”

dire la science et son précieux outillage de transformation. Mobilité et hauteur de vue; vitesse et habileté... Pour simplifier, omniprésence et omniscience. Qu'est-ce donc que cela? La formule magique du pouvoir. Le cavalier victorieux ne fait qu'un avec l'animal qu'il monte, comme le prince idéal ne fait qu'un avec le peuple qu'il guide.

Le portrait équestre, portrait de pouvoir par excellence, vérifie l'équation. Longtemps, qu'il s'agisse de statuaire ou de peinture, il ne s'émancipe guère du modèle proposé par le Marc Aurèle de Rome. Le monarque triomphe bien, mais sa monture lui fait un trône plus qu'il ne figure un défi dûment relevé. La Renaissance fait grand cas de l'image merveilleuse, que ce soit sur les *piazzette* inondées de soleil ou au cœur des premières places royales que l'on aménage en France. Elle s'écarte cependant du modèle pour muer le socle – le cheval au pas de parade – en un volcan dont le prince auteur de tous les pro-

diges maîtrise les secousses et le feu. Cette évolution allégorique, Titien l'introduit en 1547 avec une économie notoire d'artifices, lorsqu'il livre le *Portrait de Charles Quint à Mühlberg*: le cavalier (*illustr. p. 32*), premier prince de la chrétienté, ne parade plus juché sur un socle, il chevauche tout en armes, dans une solitude héroïque, un étalon

noir exalté par le fracas des combats. Ce monstre d'énergie, fantasque, excité par d'hypothétiques frayeurs, c'est le peuple toujours, mais que le prince ne se contente plus d'incarner par le prodige de la fusion roi-sujets que réalise le centaure. Ce peuple, désormais, son maître impassible le maîtrise. Doué de toutes les vertus par la grâce de Dieu, ce nouveau héros garde ses sujets des furieux écarts, toujours dommageables à la grandeur des nations.

La Renaissance, pourtant, porte en elle tous les germes de la lente sécularisation du pouvoir qui s'opère au cours des siècles suivants. D'Azincourt à Pavie, les guerres européennes n'ont fait que sceller l'agonie de la chevalerie et de ses principes tactiques. Le désastre de Pavie, le 24 février 1525, au paroxysme duquel 1500 arquebusiers basques ont anéanti une charge furieuse, «en haies», étrier contre étrier, de plus de 2000 chevaliers lourdement armés, a non seulement envoyé au tombeau un



modèle politique et social mais aussi son ersatz courtois, fabriqué de toutes pièces par François I^{er}. La machine de guerre qu'incarne le centaure n'accomplit plus de prodiges. Quant à la foi, elle offrira bientôt le spectacle d'un déchirement fratricide. Combien de temps encore les princes pourront-ils se réclamer de la «grâce de Dieu»? Les guerres d'Italie, cependant, ont mis en contact des «gens d'armes» français avec les cavaliers italiens et, parmi eux, les premiers théoriciens modernes des pratiques équestres.

Le temps de la théorie

Tandis que François I^{er} lui-même traduit les conseils d'hippiatrie du franciscain Lorenzo Rusio, l'enseignement d'écuyers italiens, tels que Grisone, Fiaschi, Pignatelli, auteurs de traités réédités sans relâche, et pour la plupart fondateurs d'académies de cavalerie à Naples, à Ferrare, à Mantoue, répandent en Europe des perfectionnements de plus en plus éloignés des frustes nécessités du combat. De véritables maîtres fondent une équitation savante, dont les airs relevés – les cabrioles, les pirouettes, les levades... – érigent en art de cour la discipline des corps. L'essor des académies équestres et leur institutionnalisation par les princes marquent un glissement capital dans la relation entre l'élite et son animal fétiche: pour la première fois, la performance équestre se dissocie de la valeur guerrière. Ce n'est plus la fulgurance au combat qu'on escompte, mais bien la maîtrise et, déjà, l'économie d'action.

Dès les années 1560-1570, les plus insignes écuyers français reçoivent, à Naples, l'enseignement du fameux Pignatelli. Parmi eux, Salomon de La Broue, auteur du premier manuel de dressage français, *Le Cavalerice françois*, ainsi qu'Antoine de Pluvinel (1552-1620), resté célèbre pour son ouvrage posthume, somptueusement illustré, *L'Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval*. Pluvinel s'étonne cependant de la brusquerie persistante de ses maîtres napolitains. Lui entend ne pas forcer l'animal, mais «travailler plutôt la cervelle du cheval que ses jambes». Et surtout le faire évoluer par



PATRICK FORGET-SAGAPHOTO/SAIF IMAGES

Louis XIV, centaure métaphorique et être surnaturel

Le portrait équestre est l'icône du pouvoir par excellence. Son format, grandeur nature, est à la mesure du sujet. Le genre reste, au XVII^e siècle, l'apanage presque exclusif des princes. Parmi eux, Louis XIV est le plus représenté. Beau, jeune, favorisé par le sort des armes, le Roi-Soleil se fait maintes fois portraiturer sur un cheval cabré, ou plutôt exécutant un savant air de manège, la levade. Ainsi le fixe le peintre René-Antoine Houasse. L'étalon, sur l'œil [craintif], la bouche écumante, mais harnaché comme pour un triomphe, frémit au fracas des combats. Son cavalier, prince de droit divin, le maîtrise comme il règne sur son peuple: sans émoi. Mais afin de confirmer l'essence surnaturelle de ce centaure métaphorique, réalisant dans sa double nature, homme et cheval, la fusion du peuple et de son roi, l'artiste a usé d'un subterfuge: le bâton de commandement que tient Louis, escamoté par le haut de l'encolure, semble jaillir directement du front de l'animal. Au premier regard, on n'y voit qu'une excroissance organique. Le bâton passe pour un rostre, le cheval pour une licorne, et, forcément, le monarque pour un héros fabuleux. N. C.

jeu, avec plaisir. Rentré en France, Pluvinel est nommé par Henri IV second gouverneur du dauphin Louis, et autorisé à fonder une académie à Paris, non loin du manège des Tuileries. Ce qu'il enseigne là, ce n'est pas seulement l'art de monter, mais encore celui de danser, de chanter, de se présenter à qui que ce soit dans toute sa majesté... Sa pédagogie – l'intelligence des aides, la sobriété des ordres – revêt des codes du

paraître la prouesse équestre, jusque-là empreinte de rudesse martiale. Monter, c'est paraître tel qu'en soi-même. Autrement dit, on est comme on monte. Or, un souverain, à cheval, se doit de démontrer les vertus idéales dont il ne saurait se départir: la tempérance et la justice. «Il faut estre avare de coups et prodigue de caresses afin d'obliger le cheval à obéir», préconise-t-il à l'adresse du jeune Louis XIII, ...

... dont il assure bientôt l'instruction équestre. Qu'enseigne-t-il donc au roi, cet éthologue avant-coureur? Le tact. Et quelle vertu plus politique que le tact? Car animal ou sujets, c'est égal. Contemplant le portrait équestre, par Rubens, de Philippe IV d'Espagne exécutant sans ciller une parfaite figure de manège, le poète Francisco de Zárata (1580-1658) livre ces vers: «Rubens, finalement, qui enseigne avec un cheval / Ce que d'un prince doit faire le vassal». Entendez: se soumettre à l'indubitable démonstration de maîtrise.

Le héros laisse place à l'expert

Obéir, oui, mais par consentement. D'ici à assimiler l'équitation savante au juste gouvernement des peuples, il n'y a qu'un pas. Une étape doctrinale qu'atteint sans détour un prestigieux élève de Pluvinel, William Cavendish, duc de Newcastle (1592-1676) dans sa *Méthode nouvelle* (1657): «Un roi, étant bon cavalier, saura mieux gouverner ses peuples, quand il faudra les récompenser ou les châtier, quand il faudra leur

“Un roi, étant bon cavalier, saura mieux gouverner ses peuples, écrit le duc de Newcastle”

tenir la main serrée ou quand il faudra la relâcher, quand il faudra les aider doucement, ou en quel temps il sera convenable de les éperonner.» Ainsi, le cavalier ne personnifie plus l'idéal du prince par sa simple nature d'hybride merveilleux – le centaure –, mais bien plutôt par ses qualités humaines de tact et de pondération dans ses sollicitations. Or, ces traits, l'élue ne les tient pas d'un quelconque prodige. Il les acquiert à force d'enseignement et de pratique, de silence et d'humilité.

Voilà le jeune dieu réduit aux vicissitudes de l'apprenti. L'équitation savante érigée en métaphore du pou-

voir ne supprime pas l'interprétation surnaturelle. On ne saurait départir Louis XIV de son essence divine, par exemple. Le message ne laisse aucun doute pourtant: l'efficacité l'emporte désormais sur l'essence, le savoir-faire sur la merveille. Le droit divin n'abusera bientôt plus les peuples; l'équitation savante, elle, demeurera. Mieux,

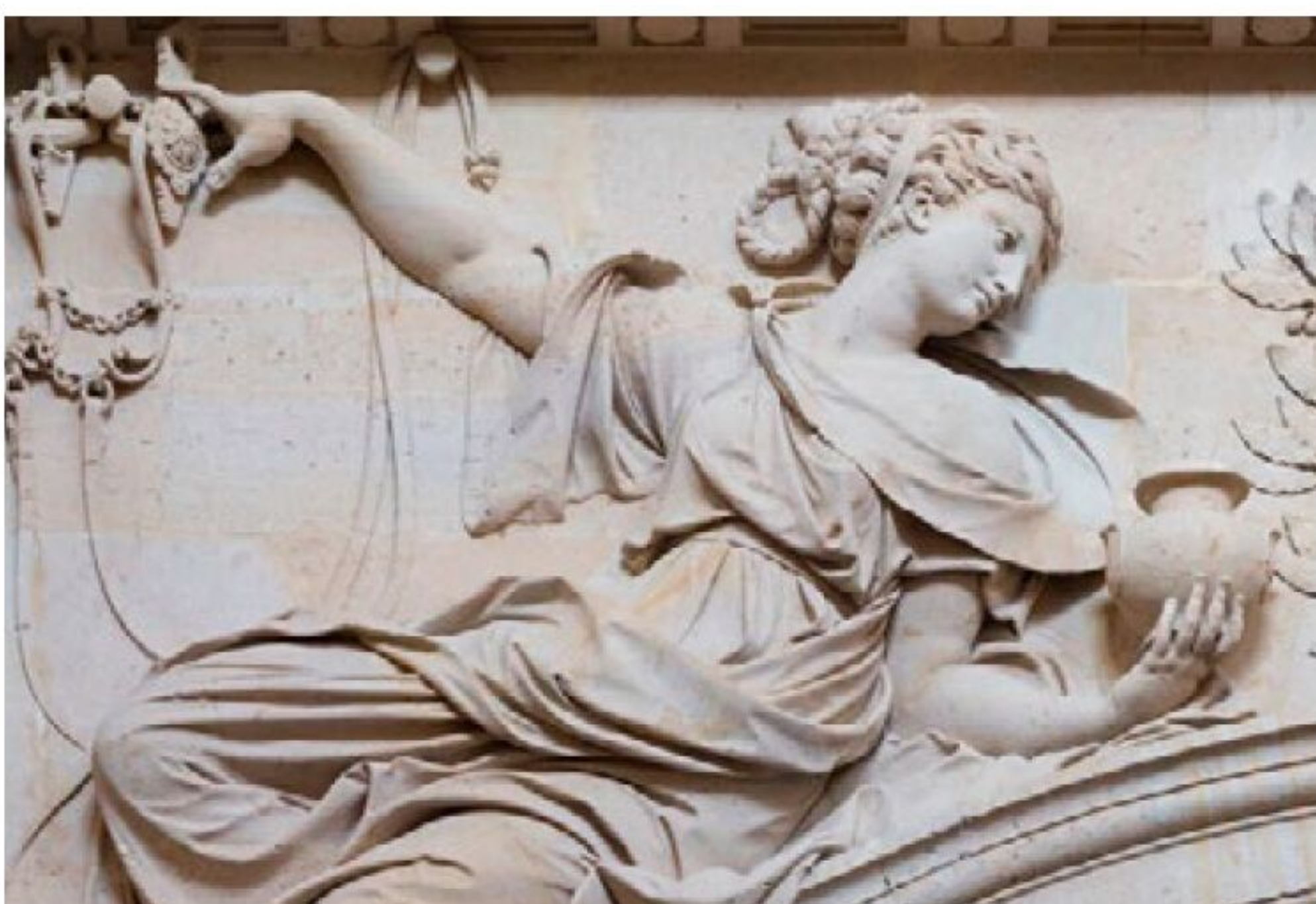
elle ne cessera de se perfectionner. De nécessité, de message politique, elle s'érigera en art pour l'art.

Songez-vous à tout ce fardeau symbolique, notre jeune homme agrippé aux grilles de la Grande Écurie? Sans doute pas. C'est pour l'art équestre qu'il vibre. Il se nomme François Boucher. Bientôt écuyer de cirque, coqueluche des romantiques, bête noire des *sportsmen*, il sera pressenti pour diriger l'École militaire de cavalerie, le fameux Cadre noir, mais, au lieu de cela, se consumera dans l'amour exclusif de son art. Cet art lui devra beaucoup. Après Pluvinel, après La Guérinière, c'est lui qui en aura fixé les caractères et les principes (légèreté, verticalité, etc.). Ce «beaucoup» représente tant, qu'en 2011, l'Unesco a inscrit l'équitation de tradition française au titre du patrimoine immatériel de l'humanité. Mais quel écuyer peut oublier de quel trône il a descendu les marches? Aujourd'hui encore, n'en déplaît aux piétons, le mirage du pouvoir demeure. C'est bien pourquoi les épreuves hippiques des jeux Olympiques de Paris se disputeront dans le parc du château de Versailles; pourquoi encore, à cette occasion, la conservation du château présentera – enfin! – une exposition consacrée aux chevaux du roi. ■

L'auteur. Éditeur d'art, réalisateur documentariste, Nicolas Chaudun est l'auteur de nombreux romans et essais historiques. Il a notamment publié chez Actes Sud en 2016 *Un centaure au crépuscule*, une biographie du général L'Hôte soulignant l'importance de la question équestre au XIX^e s. Il a également signé un essai remarqué consacré au portrait équestre dans la peinture occidentale, *La Majesté des centaures* (Actes Sud, 2006).

L'art de la tempérance

Le Grand Siècle a introduit dans l'art de monter une notion jusque-là négligée: le tact. Pluvinel, instructeur du jeune Louis XIII, en fut le promoteur, et il faut croire que son enseignement déborda du cadre du manège des Tuileries. Ce tact, précepte tout politique, une merveille de l'art nous le chuchote à l'oreille, loin de la sciure: l'*Allégorie de la Tempérance*, un bas-relief aux trompes de la coupole de la chapelle du Val-de-Grâce (*illustr.*). La Tempérance est une des quatre vertus cardinales, avec la Prudence, la Force et la Justice, requises chez un gouvernant. Cette vertu-là



imprègne et commande ses trois sœurs, privilégiant le pardon plutôt que les représailles, et la paix plutôt que l'orgueil, source d'aveuglement et d'impulsions sanguinaires. Elle est communément représentée versant le contenu d'une aiguière dans une petite coupe tenue à distance. Bien entendu, pas la moindre éclaboussure ne se perd au cours du périlleux transvasement. Au Val-de-

Grâce, sous le ciseau de Philippe de Buyster, cette figure aux traits apaisés n'affiche pour tout attribut qu'un... mors de bride! La mutation symbolique s'épanouira, chez les sculpteurs et chez les peintres, tout au long du siècle. Mais qu'elle éclate ainsi au Val-de-Grâce mérite qu'on s'y arrête. Cette abbaye, fondée et embellie par Anne d'Autriche, exauçait le vœu de la reine, longtemps stérile, d'élever un sanctuaire royal si Dieu lui donnait un fils. Or, Anne n'était autre que l'épouse de Louis XIII, celui-là même à qui Pluvinel avait enseigné le tact et l'équilibre en toutes choses. N. C.



Soudain, l'art vous emporte.

Ouvrez Connaissance des Arts, plongez dans les meilleures expos, immergez-vous dans l'univers des artistes, découvrez les nouvelles tendances, le marché de l'art...

Voilà, vous êtes exactement là où vous adorez être.